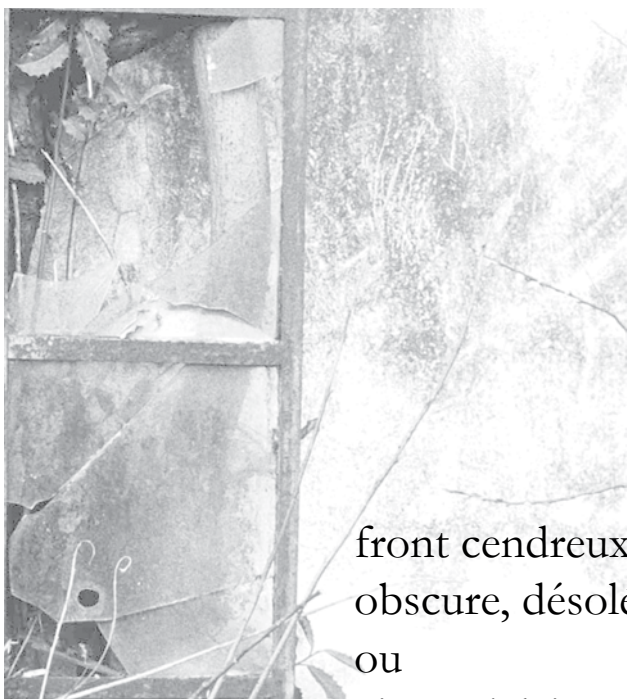


J'ai lancé vers le ciel le rire en flèche d'une autre enfance

Le cahier photographique d'Alfred Dott

- 76 -



front cendreux de la terre
obscur, désolée,
ou
visage éclairant de la fête étoilée.



peut être

- 78 -



Cimetière juif de Saverne.



Contre l'oubli,
J'ai dressé mon château de cartes et de photographies ;
Contre l'absence,
J'ai lancé vers le ciel le rire en flèche d'une autre enfance.
Pour la solitude, ma sœur,
J'ai ménagé la couche noire de la tendresse charnelle ;
Pour le silence,
Ta langue est le colchique en flammes de l'amour.



« La Maison des Vivants »,
Mon heure sur la terre, p. 192



Dans l'arrière-cour de l'usine d'effilochage de textiles de mon oncle maternel, face au clapier à lapins du contremaître Willy Thomas, un énorme chien-loup allemand, qu'on lâchait la nuit dans les halles vides de la fabrique et sur les terrains environnants, hurlait toute la journée au bout de sa chaîne. Celle-ci était attachée à un gros anneau de fer rivé à sa niche vermoulue. Ma cousine Evy, la fille du patron, venait rendre visite à l'usine et au verger familial à l'époque de la cueillette des fruits. Elle s'amusait alors, vers huit ou neuf ans, à exciter le chien de garde qui écumait de fureur, aboyant contre elle et tirant sur sa chaîne de toutes ses forces décuplées par la rage impuissante. Un beau jour l'anneau de fer fixé dans le bois pourri de la niche céda. Le monstre déchaîné s'apprêtait à sauter sur la petite fille terrorisée qu'il aurait réduite en lambeaux si son grand-père maternel, le vieil Issachar, attiré par les cris de l'enfant et les grondements de la bête féroce, n'était sorti à point nommé de son bureau d'usine. Les bras étendus en forme de croix, le vieillard s'interposa juste à temps entre le chien-loup pantelant et sa petite fille, la sauvant par miracle d'une mort certaine. Depuis cette aventure, la petite Evy ne s'est plus jamais aventurée seule dans l'arrière-cour de l'usine paternelle. Elle a même renoncé à observer les jeux amoureux des lapins dans leur clapier. Se gardant bien d'irriter désormais le molosse qui a failli lui régler son compte, elle fait demi-tour sur le sentier qui se faufile entre le mur de la fabrique et celui des bureaux dès qu'elle aperçoit de loin l'ombre des oreilles pointées de l'animal qui se dessinent sur le mâchefer devant la niche vétuste. Gravée dans la profondeur de l'âme enfantine, la leçon de terreur a porté pour toujours.



Gravats sur le site de l'usine de l'oncle Emile.

peut être

- 82 -

Arbre à Bischwiller : Kiosque de la gare





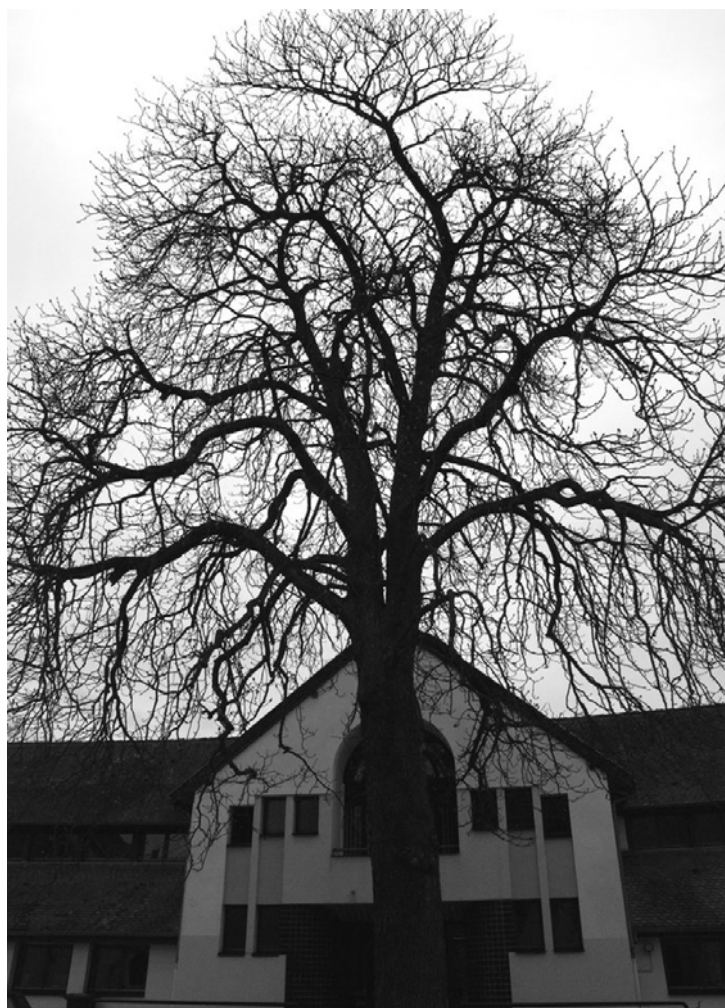
Je suis né en 1921 à quelques kilomètres du Rhin, dans une contrée sablonneuse du nord-est de l'Alsace. La région de Bischwiller est envahie de forêts de hêtres et de pins. La brume du fleuve couve presque toute l'année les marais peuplés de grenouilles, infestés de moustiques, dont les bords sont plantés de saules géants, de trembles et de roseaux. Cette bande riveraine s'appelle le Ried. J'ai passé là mon enfance et mon adolescence, jusqu'à seize ans, m'initiant tôt à la vie pauvre des ouvriers du textile, mi-prolétaires, mi-paysans, dans ma petite ville aux filatures de laine du XIXème siècle à moitié ruinées, avec les hangars de brique rouge tout croulants et leurs cheminées lézardées qui, pour la plupart, ne fumaient plus depuis longtemps. Bischwiller était une bourgade somnolente, aux rues toujours vides, cernée de villages forestiers, et le mode de vie campagnard pénétrait jusqu'en son centre aux rues droites et grises, construites à la fin du XVIIème siècle par les réfugiés huguenots qui firent longtemps la fortune de l'endroit avec leurs manufactures de drap.

Dans les venelles aux petites maisons ouvrières d'autrefois, coiffées d'énormes toits biscornus, les halles aux houblons et les hautes portes des granges alternaient avec d'anciennes maisons patriciennes garnies d'oriels à boiseries sculptées ; il y stationnait des voitures à foin et des charrettes à claire-voie où l'on chargeait et déchargeait des sacs de noix, de blé, de fourrage, de houblon ou de farine dont faisaient provision les marchands locaux.



Sauverons-nous l'éclair, l'instant du thyrses offert
 Entre étoile et rivière à la cité mouvante ?
 Guérirons-nous le temps, le ramenant de l'exil
 L'arche de bois d'olive ? irriguant le désert
 Avec l'huile de l'arbre ? Ô lumière sans voix,
 Parole enfin votive, éclair du cœur aimant...





Arbre à Bischwiller. Cour du Lion d'or

peut être

- 86 -



Arbre à Bischwiller, rue du Rhin

Où s'en va la douleur ?
Au cœur d'un prunier noir
illuminé de pleurs,

– vu le temps d'un éclair
dans la glace du train de nuit
sous la sombre montagne en fleur –,

s'apaise toute peur.



